



**ET TOI,
VERS OÙ
REGARDES-TU ?**



Frères des
Écoles
Chrétiennes

La  Salle



Frères des
Écoles
Chrésiennes

La  Salle

© Ph Marco Amato



Réflexion lasallienne n° 9
Et toi, vers où regardes-tu ?

Institut des Frères des Écoles Chrétiennes
Maison généralice, Rome, Italie

Auteur

Frère Daniel Niño, FSC

Éditeur

Frère Alexánder González, FSC

Coordination éditoriale
Ilaria Iadeluca

Mise en page et conception
Giulia Giannarini

Traducteur

Frère Antoine Salinas, FSC

Production éditoriale

Bureau de l'Information et de la Communication
Maison généralice, Rome, Italie
Ilaria Iadeluca, Giulia Giannarini,
Fabio Parente, Óscar Elizalde



**L'ADN
LASALLIÈN**

ET TOI, VERS
OÙ REGARDES-TU ?

The logo features a small version of the DNA double helix icon with a yellow star at its base. Below the icon, the text "L'ADN LASALLIÈN" is written in a bold, blue, sans-serif font. At the bottom, a dark blue rounded rectangle contains the text "ET TOI, VERS OÙ REGARDES-TU ?" in white, uppercase, sans-serif font.

1. (RE)TROUVER LE FRÈRE



« OÙ EST TON FRÈRE ? »

est la question avec laquelle le Conseil général a voulu bousculer et raviver l'engagement de tous les lasalliens à travers le *Projet Levain*. Cette question vise à nous mettre mal à l'aise, à nous émouvoir, à nous aider à discerner notre place dans les différents espaces où nous nous déplaçons et agissons (PL 7). Mais se demander « où sont nos frères et sœurs ? » suppose que nous les avons perdus de vue.

Peut-être faut-il également se demander

où regardons-nous

pour en arriver

à ne plus voir nos

frères et sœurs ?

Deux éléments pourraient guider une tentative de réponse à cette question.

D'une part, en ce qui concerne le regard, les Règles communes des Frères de 1718 affirment que l'esprit de foi doit nous conduire « à ne rien envisager que par les yeux de la foi » et « à ne rien faire que dans la vue de Dieu ». Dans ce fragment très important de notre histoire et de notre tradition, le regard est un aspect clé : il indique un

chemin et un principe d'action. Cependant, il n'y a pas d'explication supplémentaire, comme si l'on supposait une compréhension tacite de ce que ces expressions signifient.

D'autre part, dans l'anthropologie de la tradition biblique, ce n'est pas le cerveau qui est le centre de la pensée de l'être humain, mais les yeux et le cœur. Ces deux éléments sont la source de la pensée émotionnelle. En effet, le regard est la

porte d'entrée de la pensée, qui nous permet de comprendre et d'assimiler la réalité. Ainsi, être aveugle ou ne pas voir clair symbolise l'impossibilité de penser, tout comme avoir le cœur dur. On comprend donc pourquoi plusieurs textes bibliques insistent sur le fait que, contrairement aux idoles et aux dieux des autres peuples, Yahvé a des yeux et voit.

Afin d'approfondir ces questions et de découvrir dans quelle mesure le « regard » représente un élément fondamental de notre identité, cette réflexion propose d'explorer la question à travers quelques récits bibliques. Bien que de nombreux « regards » apparaissent dans la Bible, trois en particulier pourraient nous aider à atteindre cet objectif, surtout face à nos réalités contextuelles et à la réalité mondiale. En fin de compte, cette réflexion vise à fournir des éléments pour lire les défis de notre environnement et

leur impact sur nos réalités concrètes et, surtout, pour aider à éveiller de nouvelles réponses qui nous conduiront à rencontrer à nouveau nos frères et sœurs.





**2. SAMSON:
LE REGARD
PORTÉ SUR SOI**

Homme fort, élancé, aux cheveux longs, redouté pour ses exploits, stéréotype même du super-héros, Samson est peut-être l'un des personnages les plus connus de la Bible. Il est le dernier des personnages principaux du livre des Juges, suscité par Dieu parmi le peuple pour conduire Israël et le défendre contre les Philistins. Il ne fait aucun doute que Dieu a les yeux fixés sur son peuple, mais pas en tant que simple spectateur : bien qu'ils aient « fait le mal aux yeux de l'Éternel » à maintes reprises, c'est par l'intermédiaire de Samson qu'il agit une fois de plus en faveur des Israélites. C'est ce que doit être l'image de Samson, la présence active de Dieu au milieu du peuple.

Cette épopée montre par des signes, beaucoup plus éclatants que dans d'autres cas, combien Dieu est présent dans l'histoire du peuple et de Samson lui-même. Ainsi, dès avant sa naissance, Dieu arrange tout pour que Samson soit consacré à son service ; ensuite, tout au long de sa vie, l'Esprit de Dieu vient toujours sur lui de manière inconditionnelle ; enfin, Dieu l'assiste aussi dans le dernier effort qui conduira Samson à la mort. Grâce à

la force qui lui vient de Dieu, Samson accomplit des exploits incroyables : il chasse trois cents renards, il tue de ses propres mains un lion et trente hommes d'Ashkelon, puis mille hommes avec une mâchoire d'âne. Sa force est surnaturelle, tout comme sa capacité de destruction.

Une autre lecture de la saga de Samson

Cependant, à vrai dire, Samson est très présomptueux et arrogant et, en examinant son histoire en détail, on pourrait même dire qu'il est narcissique. Ses grandes actions ne sont finalement pas faites pour le peuple ou pour Dieu, mais tournent autour de lui-même : soit qu'il veuille montrer son sens du spectacle en déchirant le lion à mains nues (Juges 14:6) ou en le défiant avec son énigme (Juges 14:12-13) ; soit que ses actions soient le reflet de sa rouerie quand la réalité ne correspond pas à ses attentes,

tuant 30 hommes pour payer son pari (Juges 14:19) ; ou qu'il s'agit d'une réponse à l'impossibilité de satisfaire ses désirs fantaisistes, comme lorsqu'il brûle les récoltes avec les 300 renards, parce que la femme qu'il désirait a été donnée à un autre (Juges 15:1-5). De même, dans ses relations, il est douteux : à la limite de la tromperie, il agit dans le dos de ses parents (Juges 14:6, 9) ; des tiers paient pour ses propres erreurs, y compris sa femme et son beau-père, brûlés par les Philistins en représailles de l'incendie des récoltes (Juges 15:6) ; son traitement des femmes va à l'encontre des traditions de son peuple et il agit de manière capricieuse et instable (Juges 14:3, 7-8 ; 15:1-3 ; 15:1-3 ; 16:1-5). Il oblige même Dieu à se plier à ses désirs en lui faisant ouvrir une fontaine d'eau pour étancher sa soif (Jugement 15:18-19).

À la lumière de ce qui précède, on constate que les attributs



de Samson se traduisent par des actes disproportionnés visant à exalter, non pas le nom de Dieu, mais son propre nom, ainsi que par des représailles inadmissibles et regrettables. En bref, ce que Dieu lui a donné, il le met à son propre service et non à celui des autres. Alors que le peuple est affligé par les Philistins, Samson regarde ailleurs : il regarde les femmes (Juges 14:1 ; 16:1), concentré sur sa propre satisfaction, aveugle à la douleur et à la destruction qu'il répand sur son passage. Ainsi, même s'il feint de faire croire que le rayon de miel qu'il trouve dans les restes du lion qu'il a déchiqueté (Juges 14,8) représente que « De celui qui mange est sorti ce qui se mange, et du fort est sorti le doux. » (Juges 14,14), ce n'est que la preuve qu'il voit dans le butin de la destruction un délice. Samson n'a d'yeux que pour lui-même !

Finalement, après lui avoir coupé les cheveux -parce qu'il a

lui-même révélé le secret de sa force, les Philistins lui crèvent les yeux. On s'attendrait à ce qu'il voie enfin à l'intérieur, mais en fait il finit par se venger à nouveau, à tort au nom de Dieu ou de son peuple, car une fois de plus il agit pour son propre compte : « Je t'en prie, Seigneur Dieu, souviens-toi de moi, rends-moi ma force encore une fois et que, d'un seul coup, je me venge des Philistins pour mes deux yeux. » (Juges 16,28). Même lorsqu'ils ont été arrachés, il ne fait aucun doute que Samson n'a d'yeux que pour lui-même. Sa fin apparemment héroïque révèle la vérité qui l'a animé tout au long de sa vie : sa cécité.

La réaffirmation collective du soi

Il n'est pas difficile de voir dans la saga de Samson un corrélat de nos sociétés. On pourrait d'ailleurs dire que Samson est le modèle qui a diffusé et massifié le paradigme post-moderne,

sous cette recherche de la réaffirmation exacerbée et extrême du moi. Cette exaltation de l'ego, avec des vestiges de l'héroïsme messianique démodé et néfaste encore présent chez de nombreux dirigeants, n'est pas exclusive des temps les plus récents, bien que sa prolifération à grande échelle le soit. En ce sens, nous risquons d'être aspirés dans un tel tourbillon et nous sommes mis au défi de présenter le message de Jésus comme une alternative alors que nous sommes immergés dans cette réalité.

En effet, contrairement à l'Évangile, cette autoréférentialité présuppose l'ignorance des autres et de leur environnement et, de là, le mépris et l'irrespect à leur égard. Même si, dans cette perspective, plusieurs personnes sont réunies en collectivités apparentes, elles sont soupçonnées d'être plutôt une extension du moi (CV 140) : il y a un égoïsme collectif à la base. Dans un tel

environnement, « on ne reconnaît pas la valeur propre des autres créatures, on ne se préoccupe pas de protéger quelque chose pour les autres, on n'a pas la capacité de se fixer des limites pour éviter la souffrance ou la détérioration de ce qui nous entoure » (LS 208). Tout ce qui est extérieur au moi perd son charme et est brouillé, on est aveugle et hostile à ce qui ne sert pas à renvoyer un reflet positif du *moi*.

La marchandisation de l'image

Parallèlement, il est difficile de faire face à la société de la transparence évoquée par le philosophe Byung-Chul Han, où chacun « est son propre objet de publicité. Tout est mesuré en fonction de sa valeur d'exposition » (Han, 2013, p. 29). Alors que sa femme puis Dalila doivent déployer d'énormes efforts pour obtenir les secrets de Samson, nous nous livrons aujourd'hui volontairement, nous

nous exhibons, nous nous exposons à travers les réseaux sociaux et sommes ainsi l'objet d'un contrôle social et d'une surveillance : Nous sommes face au panoptique des écrans omniprésents, imaginé par George Orwell dans « 1984 ».

L'exhibition est aujourd'hui le nom de la liberté ; montrer les moindres détails de notre vie nous rend transparents. Mais si notre image est exploitée, cette exposition permanente ne fait que nous brûler, nous user. Paradoxalement, c'est non seulement l'autre, mais aussi l'authenticité de *soi* qui est annulée : la transparence finit par nous rendre invisibles et notre propre essence disparaît.

Les émotions autoréférentielles

Pour celui qui est habitué à ce que tout soit un reflet positif de *lui-même*, lorsque l'environnement ne s'adapte pas à lui et

qu'il n'est pas traité comme il pense le mériter, il n'est pas rare que l'insatisfaction et la déception croissantes conduisent à des explosions de colère destructrice, de désir de revanche et de vengeance (Nussbaum, 2019, p. 104) Ainsi, le pape François souligne que « quand les personnes deviennent autoréférentielles et s'isolent dans leur propre conscience, elles accroissent leur voracité » et cela « ne pourra que provoquer violence et destruction réciproque » (LS 204). Comme Samson, nous dévastons notre environnement, tandis que le metaverse nous est présenté comme un refuge qui reconforte et émerveille, un scénario pour reconstruire notre moi perdu.

Enfin, même si l'on peut dire que Samson n'est rien d'autre que la version biblique de Narcisse, la présence permanente de Dieu dans ce récit fait que la dimension religieuse joue un rôle fondamental.

Samson nous montre que Dieu peut aussi être subordonné au *moi* omnipotent (Juges 16:28). Bien que notre discours déborde du nom de Dieu, de célébrations religieuses et de références bibliques, nous sommes enclins (plus que nous ne le pensons) à mettre Dieu à notre service. En effet, « là où il y a trop de soi, il y a trop peu de Dieu » (François, Angélu, 23 octobre 2022)

Un regard qui se transcende

Bref, nous semblons condamnés à nous incliner devant le poids démesuré de notre ego pompeux. La transparence ne nous brûle pas seulement par excès d'exposition, elle nous brûle aussi les yeux. Nous avons besoin de nouveaux yeux, mais aussi d'un nouveau regard sur nous-mêmes.

Jean-Baptiste de La Salle, pour nous rappeler une partie de l'essence de notre identité,

nous demande à nouveau aujourd'hui : « Qu'est-ce que n'envisager les choses que par les yeux de la foi ? » Nous devons nous tourner vers ses paroles : « C'est ne considérer les créatures que selon que Dieu les connaît, et comme la foi veut qu'on les considère » (R II, 2, 4). Sa réponse peut trouver un nouvel éclairage en revisitant l'histoire de Samson.

Avant même sa naissance, Samson était déjà consacré à Dieu et il y avait un projet de salut pour son peuple (Juges 13,5). Se considérer « comme Dieu nous connaît et comme la foi veut que nous soyons considérés », exige que nous nous comprenions comme consacrés par Dieu pour être la présence de Dieu au niveau de son projet de salut. C'est ce à quoi Jean-Baptiste de La Salle faisait également référence lorsqu'il appelait les maîtres - et pas seulement les Frères - ministres de Jésus-Christ : un rôle qui est encore inhabituel au cœur

de notre Église et un élément très puissant de l'empreinte de notre identité lasallienne. De cette manière, nous comprenons que le sens de notre vie nous fait sortir de nous-mêmes, que nous sommes insérés dans quelque chose qui nous dépasse.

Dans cette optique, pour contrer l'autoréférentialité, le pape François propose l'auto transcendance. C'est « la racine qui permet toute attention aux autres et à l'environnement, et qui fait naître la réaction morale de prendre en compte l'impact que chaque action et chaque décision personnelle provoquent hors de soi-même » (LS 208). Tout cela n'est possible qu'en renforçant l'intériorité, en commençant par l'autocritique, la lecture et la méditation. Nous pouvons ainsi nous livrer à la contemplation, qui « conduit au silence, à l'observation et à la capacité de regarder avec des yeux neufs » (D MEL, 3.3).

3. LA FEMME DE LOT : UN REGARD AUDACIEUX ET PROVOCATEUR



Un autre regard vient du livre de la Genèse et se porte sur les yeux d'une femme, au milieu d'une image emblématique : la destruction de Sodome et Gomorrhe. Là, la femme de Lot fuyant, contre tout avertissement, regarda en arrière et fut transformée en statue de sel. Comprendre le contexte de ce cataclysme peut nous éclairer pour mieux appréhender cette scène éclatante et intrigante.

Sodome et Gomorrhe vues d'une autre rive

Tout d'abord, le récit (Gn 18-19) ne donne pas beaucoup d'informations sur les raisons de la destruction de Sodome et Gomorrhe. Dieu a rendu visite à Abraham en présence de trois hommes pour lui annoncer qu'il aura un fils de Sarah, qui est maintenant assez âgée et ne peut s'empêcher de rire à cette perspective. À la fin de cette scène, les hommes se lèvent soudain, regardent vers

Sodome et, se référant au « cri contre Sodome et Gomorrhe », expriment leur intention de s'y rendre (Gn 18, 16-22). Il n'est cependant pas précisé à quel cri ils se réfèrent, ni le désir exprès de détruire ces villes. C'est Abraham qui intervient pour évoquer avec insistance la destruction et engage un dialogue avec les hommes autour de cette idée (Gn 18, 23-33).

Pour éclairer les motivations sous-jacentes, il convient de comprendre à quoi se réfère ce « cri contre Sodome et Gomorrhe ». Pour tenter de déchiffrer ce détail énigmatique, une tradition juive explique :

« A Sodome, on publia cette proclamation : « Quiconque tendra la main avec un morceau de pain pour le pauvre, l'étranger ou l'indigent, sera brûlé au feu ». Pelitith, la fille de Lot [...] vit un malheureux couché dans une rue de la ville et son cœur fut rempli de compassion pour lui. [...] Chaque jour, lorsqu'elle sortait de la maison pour puiser de l'eau, elle mettait dans sa cruche toutes sortes d'aliments de sa maison, et elle soutenait ainsi le pauvre homme. Les hommes de Sodome [...] l'apprirent et firent sortir Pelitith pour la brûler. Elle s'écria : « Dieu du monde, défends mon droit et ma cause contre les hommes de Sodome ». Son cri parvint jusqu'au Trône de gloire, et le Saint, béni soit-il, dit : [...] Si les hommes de Sodome ont agi comme cette jeune fille l'a dénoncé, je mettrai la ville sens dessus dessous »

(PRE 25,3).

Selon ce texte, c'est le cri de Pelitith, la fille de Lot, qui a provoqué l'intervention divine.

Plus tard, le livre du prophète Ezéchiel reprend une partie de cette tradition et déclare : « Voici quelle fut la faute de Sodome, ta sœur : orgueil, voracité, insouciance désinvolte ; oui, telles furent ses fautes et celles de ses filles ; elles ne fortifiaient pas la main du pauvre et du malheureux ». (Ez 16,49) Cette explication est particulièrement frappante parce qu'elle surpasse, même de longue date, l'accusation traditionnelle qui pèse sur les « coutumes » de Sodome et Gomorrhe.

Défier la violence du regard

Malgré cela, il semble que l'histoire cache ce que René Girard a déclaré : « pour mobiliser la violence, il faut diaboliser celui qui veut devenir la victime » (2002, p.82). Le récit rabbinique

de Pelitith, la fille de Lot, montre le regard condamneur porté sur la miséricorde, mais il le fait dans l'intention de souligner l'iniquité de Sodome. D'une manière ou d'une autre, il cherche à justifier la destruction, ainsi que la punition de la femme de Lot, situations ambiguës. En soi, le texte cache le rejet d'une certaine population, concentrée en l'occurrence dans les deux villes qui seront rasées. C'est la justification de la violence qui est peut-être en cause, et qui reste finalement inexplicable.

En ce sens, il est possible de penser que la femme de Lot défie cette violence par son regard. Sarah, avec son rire, et Pelitith, avec sa décision d'aider les pauvres contrairement au mandat de son peuple, sont tout aussi provocantes. Bien que l'on puisse accuser le regard de la femme de Lot de fouiner, il est plutôt compatissant. Transformée en statue de sel, elle est solidaire de notre

époque et ses yeux tournés vers l'arrière nous montrent où regarder. En effet, pourquoi détourner notre regard de la violence ?

Le regard de Dieu

Il ne fait aucun doute que, tout au long de l'histoire, Dieu s'est penché sur les pauvres et les justes qui souffrent et sur leurs conditions. Par son regard, qui le pousse à avoir de la compassion et à agir en faveur de son peuple, Dieu nous invite à l'imiter. La situation actuelle des milieux urbains et surtout ruraux de nos pays, ainsi que les circonstances politiques locales et mondiales, suscitent des cris qui ne peuvent que nous inciter à tourner notre regard vers eux, en exigeant une action.

Certes, ces situations préoccupent nos sociétés, mais elles ne sont pas toujours orientées vers une solution, mais plutôt

vers la justification, la dissimulation ou le déni. Les moyens et les stratégies utilisés pour détourner notre attention et nous éloigner du drame humain sont multiples. On utilise la peur, l'indifférence ou la réactivation d'intérêts égoïstes.

Il serait facile d'en trouver des signes dans le cas de Lot et de sa famille, qui ont été avertis de ne pas regarder en arrière. Il n'est pas difficile non plus d'en trouver des signes dans de nombreux groupes de nos sociétés, où l'autoréférentialité nous prive d'une perspective ample de la vie en société, de ses besoins et de ses défis. Dans ces groupes, on peut percevoir la massification des individus dans un égoïsme collectif et une certaine solidarité négative et réactionnaire face aux attaques contre un membre ou le groupe. Encore une fois, ces collectifs ne sont rien d'autre qu'un prolongement du moi (CV 168).

La solidarité négative des masses

À cet égard, Arendt souligne que ce n'est pas l'imposition d'idées qui unit et défait de tels groupes. Au contraire, c'est « l'atomisation sociale et l'individualisation extrême », combinées à une atmosphère d'indifférence aux questions sociales et à une prétendue neutralité politique, qui sont à la base des mouvements de masse. Bien qu'elles soient animées par un intérêt commun, les masses sont dominées par l'intérêt individuel. Ainsi, une véritable conscience collective est abandonnée au profit d'une « solidarité négative » qui ignore les autres, détruit le tissu social et brise les relations interpersonnelles (Arendt, 1998).

L'absence d'une réelle conscience collective et d'une solidarité effective menace et met en péril notre humanité. En effet, dans un tel

environnement de désintérêt vis-à-vis de l'autre, les discours fondés sur la peur de ceux qui sont vaguement identifiés comme coupables de leur propre douleur émergent facilement. Peu à peu, ils conduisent aussi à des expressions de rejet, de haine et de violence envers toute personne qui, pensant différemment, est perçue comme une menace (Nussbaum, 2019). Là, le regard est voilé par l'opacité d'un ego blessé qui, au lieu de découvrir l'autre, l'invente, lui donne la forme de ses propres peurs et finit par en faire un monstre en fonction de son ethnie, de sa couleur de peau, de sa langue, de sa religion, de son lieu d'origine, de son statut social, de ses coutumes, entre autres : la diabolisation mobilisatrice de la violence.

Se retourner et regarder de près

Cette « approche des réalités sociales des périphéries

existentielles et sociales » dont parle la Déclaration sur la mission éducative lasallienne est le moyen privilégié pour contrer l'atomisation sociale, l'individualisation poussée à l'extrême, l'indifférence aux questions sociales et la neutralité politique. C'est par ce moyen que nous pouvons redécouvrir la réalité et la responsabilité sociale qui nous concernent. C'est pourquoi nos travaux requièrent non seulement des environnements de respect et d'ordre, mais aussi « des environnements qui favorisent la solidarité et des situations permettant de visualiser, d'évaluer et d'anticiper l'impact et la responsabilité sociale générés par les décisions personnelles et collectives ». En lien avec l'identité lasallienne, nous devons être fidèles à notre tradition et comprendre que *l'exercice des droits et l'accomplissement des devoirs* doivent aboutir au renforcement du tissu social,

à la participation aux processus démocratiques, à l'intérêt pour la politique et le politique et, surtout, à l'adoption d'une éthique civique, loin de la corruption pernicieuse de nos États (D MEL, 4.3).

Il convient de mentionner ici que, dans ce sens, la vitalité des femmes impliquées dans l'histoire biblique en question en dit long sur le caractère décisif de l'initiative, conformément à l'invitation du *Projet Levain*.¹ Sarah, les filles de Lot (dont Pelitith) et son épouse, expriment leur désaccord avec l'état des choses et entreprennent des actions décisives et provocatrices qui marquent et font émerger de nouveaux scénarios.² Ce rôle féminin particulier ne peut passer

.....
¹ « Nous voulons inviter chaque Lasallien à s'initier à l'esprit du Projet Levain dès que possible sans attendre les plans communautaires ou institutionnels » (PL 10).

² Pour le cas des filles de Lot et leur initiative inhabituelle, voir Gn 19, 30-38.

inaperçu, mais doit être reconnu, exalté et imité.

Dans le cas spécifique de la femme de Lot, il s'agit de se tourner et de regarder de près, de défier l'invitation constante et incisive à nier, justifier ou cacher la vérité de nos sociétés. Même lorsqu'elle est socialement suspecte, répréhensible et mal vue, l'Évangile nous pousse à prendre le parti des victimes et à renoncer à l'agression et à la belligérance. Mais surtout, nous sommes appelés à tourner notre regard non seulement vers les lieux et les corps où se produit la violence, mais aussi vers la violence elle-même.

Dans le même ordre d'idées, l'écrivain français Edouard Louis, qui a consacré plusieurs de ses écrits à ce sujet, affirme que pour enrayer la violence, il est nécessaire d'en parler. Il est ainsi possible de la démasquer, de la questionner, mais aussi de l'affronter et de

la combattre. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, « plus on parle de la violence, plus on défait la violence dans le monde, plus on a d'opportunités de produire de la beauté » (Louis, 2018).

Un regard révélateur et rédempteur

Sans ce regard proche et compatissant, il est impossible de répondre à l'exhortation de Jean-Baptiste de La Salle, toujours actuelle et forte : « Reconnaissez Jésus sous les pauvres haillons des enfants que vous avez à instruire. Adorez-le en eux [...] c'est par ce moyen que ce divin Sauveur se plaira avec vous et que vous le trouverez » (M 96,3,2). Les enfants pauvres sans éducation sont les déshérités parmi les déshérités, les spoliés d'une violence structurelle qui ne considère ni ne défend ceux qui n'ont aucune capacité de production ou d'acquisition, qui privilégie

l'accumulation, le profit et le confort des riches, bref, qui dépouille l'être humain de toute dignité. Ces enfants, orphelins de guerre, naufragés de la Méditerranée, déplacés par la violence, sans-papiers, habitants des camps de réfugiés et des bidonvilles, sont les victimes de cet autre regard qui, selon Walter Benjamin, « ne veut percevoir que les progrès de la domination sur la nature, et non les reculs de la société » (2020, p. 26).

Seul un regard provocateur et pénétrant peut découvrir Jésus dans ces enfants, dans la mesure où il refuse d'alimenter la peur, d'ignorer et de mépriser la douleur, de justifier la violence mais a, au contraire, de la compassion pour la souffrance, renonçant ainsi au sophisme d'un salut intime, détaché de la réalité d'autrui. C'est pourquoi ce regard est capable de percevoir « sous les haillons des enfants pauvres » non seulement un Jésus souffrant,

mais surtout il y actualise sa résurrection, le mystère pascal. C'est pourquoi, prévient La Salle, « ce sera le moyen par lequel le divin Sauveur se plaira avec vous et que vous le trouverez ».

En ce sens, plus nous osons nous tourner et fixer nos yeux sur la violence du monde, plus cette capacité révélatrice de la résurrection nous offrira « davantage d'occasions de produire de la beauté ». Là où d'autres ne voient que la mort, nous découvrons et embrassons la beauté brouillée par la violence : une capacité créative à répondre aux défis du monde. C'est pourquoi, en plus d'être stimulant, compatissant et dépourvu de peur, notre regard doit être rédempteur, celui qui est propre à notre identité lasallienne, à partir duquel nous sommes capables de réécrire l'histoire, par nos actions, sous un mode théologique : une histoire rédemptrice. La revitalisation de notre

mission et de notre tradition dépend de ce « témoignage » et de cette actualisation du mystère pascal.





**4. LE SAMARITAIN :
UN REGARD DE
L'INTÉRIEUR**

Une histoire qui nous est plus familière est celle du Samaritain qui a aidé un homme à moitié mort au bord de la route. Dans cette scène, le mourant est vu par un prêtre, un lévite et un Samaritain (Lc 10,31-33), mais seul ce dernier décide de l'aider. Il y a trois regards et il n'y a pas moyen de les distinguer correctement, sinon par les réactions qu'ils provoquent.

On a beaucoup parlé des raisons possibles pour lesquelles les deux premiers n'ont pas prêté leur concours. Pour certains, il est probable que leur réaction était liée à leur travail dans le temple. À en juger par les blessures, l'homme saignait probablement et le contact avec son sang les aurait rendu impurs, empêchant le prêtre et le lévite d'exercer leur fonction dans le culte.³ Cela expliquerait leur réaction de « passer du côté opposé ».

Au contraire, le Samaritain éprouve de la compassion. En effet, le verbe grec utilisé ici (*splagchnízomai*) est dérivé du terme viscères ou entrailles (*splágchna*) et signifie littéralement « frémir des entrailles ». Il est frappant de constater que ce verbe est utilisé par les évangélistes exclusivement pour décrire la réaction de Jésus face à la souffrance des gens,⁴ et qu'il n'est attribué qu'ici à quelqu'un d'autre, le Samaritain.

.....
3 Le sang, comme les autres fluides corporels, impure les personnes et les objets qui entrent en contact avec lui.

4 Mt 9:36 ; 14:14 ; 15:32 ; 18:27 ; 20:34 ; Mc 1:41 ; 6:34 ; 8:2 ; 9:22 ; Lc 7:13 ; 15:20.

C'est cette réaction, venue de l'intérieur, qui fait la différence. C'est d'elle que découlent les actions suivantes, enchaînées les unes aux autres : il s'approche pour soigner ses blessures, le met sur sa bête de somme et le conduit à une auberge où il le soigne et, après avoir donné de l'argent à l'aubergiste pour couvrir ses frais, il lui demande de s'occuper de l'homme. De plus, à tout moment, le Samaritain utilise ses propres ressources : il soigne l'homme avec ce qu'il a sous la main (vin et huile), le transporte sur sa propre bête et paie les frais de l'auberge avec son propre argent.

Il convient également de rappeler que cette histoire est née de la question d'un maître de la loi qui, à propos de « l'amour du prochain », veut savoir « qui est mon prochain » (Lc 10,27-29). Après avoir proposé ce scénario imaginé, Jésus renvoie finalement la question au maître de la loi : « Lequel des trois a

été, à ton avis, le prochain de l'homme à moitié mort sur la route ? », mais il ne parvient pas à répondre « le Samaritain », mais « celui qui a eu pitié de lui » (Lc 10, 36-37). Il doit être difficile pour lui de reconnaître que ni le prêtre ni le lévite n'ont agi avec miséricorde, d'autant plus que les Samaritains et les Juifs n'étaient pas en bons termes les uns avec les autres, au point de se vouer une haine tenace.

Dans le droit fil de ce qui précède, il convient de noter la tournure que Jésus donne habilement à la situation : il ne s'agit pas de savoir « qui est mon prochain ? », mais « quel est mon prochain ? ». Jésus déplace ainsi le regard, comme pour indiquer que nous sommes tous prochains les uns des autres, mais qu'étant donné la sélectivité de nos relations, nous nous éloignons en fait les uns des autres. Par conséquent, si nous parlons de critères, nous devrions dire

qu'au-delà de l'affection, nous devons être proches de ceux qui, étant proches de nous, ont besoin d'aide. C'est pourquoi le Samaritain est l'icône de la solidarité et de la compassion, sans faire de distinction.

Pitié, compassion et similitude

Pas très éloigné de cette image, en pleine période où les Lumières s'empressent de souligner la souveraineté de la raison, Rousseau ose affirmer qu'au-dessus de la raison, le propre de l'homme réside dans la pitié. Entendue comme « répugnance innée à voir souffrir son semblable », cette vertu « précède l'usage de toute réflexion » (Rousseau, 1755, p. 74). Cependant, selon Rousseau, cette réaction irréfléchie en faveur de la souffrance est atténuée, voire supprimée, lorsqu'elle est précédée précisément par la raison. Ainsi, dans son *Discours sur l'origine et les fondements*

de l'inégalité parmi les hommes, Rousseau montre, à l'aide de quelques exemples, que la compassion envers celui qui souffre est plus caractéristique de ceux que l'on pourrait qualifier de déraisonnables, tandis que les personnes instruites ont tendance à se retirer et à se détourner. Ainsi, le « sentiment d'humanité » n'est pas proprement fondé sur la raison, qui renforce le sentiment d'individualité, mais sur la pitié ou la compassion, qui pousse à aider celui qui souffre.

Il ne s'agit pas d'une dichotomie antagoniste entre pitié et raison, mais de reconnaître que « La raison, à elle seule, est capable de comprendre l'égalité entre les hommes et d'établir une communauté de vie civique, mais elle ne parvient pas à créer la fraternité » (CIV 19). Il est alors important de comprendre ce qui suscite la compassion. Si elle naît de la souffrance du semblable, elle dépend, comme dans le cas

de l'histoire du Samaritain, de la capacité à reconnaître en l'autre un semblable ou, mieux encore, de ceux qui se reconnaissent semblables. En effet, pour Rousseau, la compassion est d'autant plus forte que le spectateur s'identifie intimement à celui qui souffre (Rousseau, 1755, p. 78). Ainsi, si le semblable est celui qui est comme soi, reconnaître l'autre, c'est se reconnaître soi-même, et cette identification dépendra de l'image que l'on a de soi.

Le fait est que, sous une image de soi saturée et blindée, basée sur des critères d'ethnie, de couleur de peau, de langue, de religion, de lieu d'origine, de statut social, de coutumes, de niveau économique, entre autres, ce qui est essentiellement humain s'estompe. Le semblable finit par être défini par ce que l'on croit être ou devoir être, ou pire, par ce que l'on aspire à être. De tels modèles ne font que délimiter et restreindre l'identification et

la proximité avec les autres : bien qu'étant humains, nous ne serons pas tous semblables les uns aux autres.

Il s'ensuit qu'à la similitude correspond la dissemblance, principe qui conduit à ignorer l'autre, à le déshumaniser jusqu'à le diaboliser, à justifier son rejet et son mépris, voire, comme on l'a déjà dit, à cautionner la violence à son égard. Il y a très probablement quelque chose de cette ignorance dans les regards et les réflexions du lévite et du prêtre qui les ont fait « passer du côté opposé », et c'est cette même ignorance de l'autre qui imprègne et divise aujourd'hui nos sociétés. C'est pourquoi la crise que nous vivons, comme l'ont déjà souligné plusieurs penseurs - dont le Pape François - est en réalité une crise d'humanité ; loin de « surmonter tous les préjugés, toutes les barrières historiques ou culturelles » (FT 83) dans notre environnement, cette impossibilité de s'identifier

intimement à l'autre et de reconnaître en lui un semblable se répand.

S'identifier à l'autre

Il semble donc évident que dans ce frémissement intérieur face à la souffrance d'autrui se trouve au moins un élément essentiel et idéal pour l'établissement d'une société humaine. Mais, si la cruauté est l'attitude opposée, l'indifférence est en réalité plus vicieuse. En effet, la cruauté peut être signalée, dénoncée et jugée, alors que l'indifférence tend à passer inaperçue parce qu'elle n'est pas nuisible en elle-même, elle n'inflige pas de dommage direct. L'indifférence est pernicieuse parce qu'elle aliène, s'accommode des situations et est inactive.

Ainsi, cette passivité qui ne décide pas d'agir résolument en faveur de la justice (Nussbaum, 2019, p. 276) présente le renoncement à l'indifférence comme

une tâche primordiale. C'est un processus qui implique une sensibilité à la réalité d'autrui et qui part de la reconnaissance et de la redécouverte de l'autre. Il s'agit d'un véritable chemin de reconversion qui commence à l'intérieur de chacun.

Pour s'identifier aux autres, il faut renoncer à soi-même, se défaire des atours qui ont caché son identité, mettre de côté ce que l'on croit être et devenir anonyme. L'exemple le plus évident se trouve en Jésus, la *kénose* par excellence : en lui, Dieu renonce à sa divinité pour assumer la condition humaine, en se dépouillant de lui-même et en devenant semblable à nous (Ph 2, 6-7). On trouve quelque chose de semblable dans le processus de conversion de Jean-Baptiste de La Salle qui, sûrement inspiré par cette expérience de dépouillement, s'est progressivement dépouillé non seulement de son patrimoine, mais aussi de tout ce qui aurait

pu lui assurer un avenir apparemment prometteur.

Nous devons reconnaître dans cet élément propre à notre identité chrétienne et lasallienne, que ce n'est qu'en abandonnant notre attachement à l'accessoire qu'il est possible de découvrir dans les autres le visage d'humanité qui nous rend semblables. C'est pourquoi nous sommes sensibles à reconnaître la *présence permanente de Dieu* dans les autres, surtout « sous les haillons des enfants pauvres » ; c'est pourquoi nous faisons vivre à juste titre la fraternité qui nous caractérise. Sinon, nous ne pourrions même pas nous retrouver nous-mêmes, car reconnaître l'autre nous conduit à nous reconnaître nous-mêmes.

Éduquer à la compassion à partir de l'exemple du Samaritain

Cependant, l'éducation à la compassion est un véritable défi. Comme il s'agit d'un processus de reconversion personnelle, il dépend de la volonté de chacun. Éduquer à l'intériorité est une stratégie clé qui aide à démanteler l'autoréférentialité, en marchant vers l'auto-transcendance, par des actions concrètes ; mais il faut toujours garder à l'esprit que « l'éthique et l'éthico-religieux doivent être communiqués existentiellement et vers l'existentiel » (Kierkegaard, 2017, pp. 80-81). En ce sens, le relationnel et l'expérientiel doivent être à la base pour stimuler la connaissance de la réalité globale dans toutes ses dimensions, pour favoriser les pratiques de collaboration avec d'autres acteurs - et pas seulement entre lasalliens -, pour sensibiliser à la souffrance et aux structures injustes et pour

susciter le désir de participer à la construction de sociétés plus justes et fraternelles (Silvestrini, 2021, p. 39).

Cette perspective doit continuer à nourrir notre mission et notre identité. Certes, dans nos œuvres, nous ne nous contentons pas de réaliser un enseignement académique, mais nous aspirons à une formation intégrale, à partir de la rencontre, « d'un « je » à un autre « je » » (Kierkegaard, 2017, p. 83). Dans cette ligne, face à la déshumanisation croissante de nos sociétés, notre responsabilité est de continuer à orienter les processus éducatifs en fonction de ce sens de l'humanité, afin que cet instinct de compassion pour la souffrance d'autrui ne soit pas étouffé. Nos œuvres doivent assumer avec plus d'engagement, de force et de pertinence le comportement du Samaritain en tant qu'engagement social et surtout existentiel, conscients que, comme le dit avec insistance le Pape

François, « Nous sommes tous responsables du blessé qui est le peuple lui-même et tous les peuples de la terre » et nous devons prendre soin de « la fragilité de chaque homme, de chaque femme, de chaque enfant et de chaque personne âgée, par cette attitude solidaire et attentive, l'attitude de proximité du bon Samaritain » (FT 79).

Solidarité collective et responsabilité politique

L'attitude du lévite et du prêtre montre clairement qu'il ne suffit pas de regarder la souffrance. Il ne suffit pas non plus que nos entrailles frémissent, mais il faut agir. Comme le Samaritain, il est nécessaire de prendre des mesures qui changent effectivement les réalités multiples et diverses de la souffrance.

Ainsi, le comportement du Samaritain *se comprend* également à partir de la

solidarité. Cependant, la solidarité ne peut être assumée comme une tâche individuelle, car elle finirait par devenir une culpabilité insupportable. Elle est une tâche collective qui doit également s'accompagner d'une responsabilité politique (Arendt, 1990, p. 69). En effet, le Samaritain prend d'abord soin de l'homme blessé, mais il a certainement aussi d'autres responsabilités qu'il ne peut pas abandonner. C'est pour quoi il fait appel à l'aubergiste en lui confiant le soin de cet homme.

Par conséquent, nous devons utiliser notre « créativité missionnaire » (EG 28) pour renforcer le principe de solidarité qui, dès le début, a formé l'identité de notre charisme. D'une part, il est vrai que notre mission, comprise comme une responsabilité communautaire, doit nous pousser à impliquer de plus en plus tous les acteurs de nos œuvres dans des actions de solidarité, en

éveillant et en encourageant la compassion envers la souffrance des autres ; cependant, cette même créativité, qui face à la souffrance nous donne « plus d'occasions de créer de la beauté », doit aussi nous conduire à continuer à trouver d'autres voies pour la mission au-delà de nos écoles et de nos universités. Il est de notre devoir d'éviter que notre « savoir-faire », après plus de 300 ans de tradition, se cristallise dans des structures si solides et rigides qu'elles finissent par nous immobiliser et nous faire « passer de l'autre côté » face à notre prochain. C'est une incitation à recréer le service éducatif pour les plus pauvres dans des scénarios difficiles, qui nous délocalisent, en ayant de nouvelles modalités, de nouvelles connaissances pour démocratiser et de nouvelles façons de créer des communautés éducatives.

D'autre part, nous ne devons pas oublier que nos œuvres

font partie de réseaux locaux, nationaux et régionaux, ainsi que d'un vaste réseau mondial : nous devons continuer à prendre des mesures pour passer du stade « avoir des réseaux » à celui « d'agir en réseau ». De cette manière, nous générerons de nouvelles initiatives de solidarité à plus grande échelle qui reflètent non seulement notre coresponsabilité mutuelle - plutôt endogène par nature - mais aussi notre désir de rejoindre d'autres projets avec des acteurs et des agents externes, pour partager notre expérience et apprendre des autres. Il s'agit là d'un outil puissant, non encore suffisamment exploité, qui élargira notre champ d'action et notre impact et, surtout, nous revitalisera encore davantage.

Tout comme le *Projet Levain* nous incite « à marcher et à sortir avec notre propre vulnérabilité, avec nos limites, avec nos fragilités, avec notre pauvreté » (PL 13), nous devons

multiplier nos efforts pour aller « au-delà de l'école », pour aller à la rencontre de ceux qui souffrent et pour entrer en contact avec eux. Loin de recréer simplement la scène du Samaritain, il s'agit ici de nous créer d'autres histoires significatives dans la vie des enfants, des jeunes et de leurs parents, des enseignants, des Frères et des Partenaires, bref, dans la vie de tous les membres de la Famille Lasallienne. Les immenses possibilités que nous avons pour cela trouvent leur force dans les racines de notre identité et convergent vers un but commun, non pas d'une humanité souffrante, mais d'une humanité compatissante, dont les entrailles frémissent et qui ose agir, consciente d'une identification pleine et intime avec l'autre, en qui nous reconnaissons notre prochain et que nous appelons sans crainte « frère ».

5. LE REGARD POSÉ SUR DIEU



À leur manière, ces trois histoires nous invitent à dépasser le regard égocentrique qui, à notre époque, insiste de manière si ouverte et si vive à se centrer sur nous-mêmes. Au contraire, le regard sur soi doit nous conduire à nous reconnaître comme une présence de Dieu et une partie active du plan de son projet salvateur ; un plan qui nous dépasse et nous fait comprendre que nous sommes convoqués au dehors de nous-mêmes, renonçant ainsi à l'illusion d'un salut intime.

À partir de là, nous ne pouvons que porter un regard critique sur notre environnement et sur ces idéaux de progrès qui, en dépouillant les plus démunis de leur dignité, cherchent à masquer les échecs de nos sociétés. Dans cet esprit, nous sommes appelés à dévoiler dans la violence et ses victimes, les plus pauvres, le mystère pascal. Une telle actualisation de la certitude de Jésus vivant, ressuscité et agissant, nourrit la conviction que notre action réécrit jour après jour une histoire rédemptrice.

Et puisque la rédemption dépend plus de la miséricorde que du jugement, ce n'est que dans un regard compatissant que peut résider l'espoir d'une (re)construction du sens de l'humanité. C'est donc cette même compassion qui nous engage à contaminer les autres avec ce « frémissement des entrailles ». À partir de la redécouverte de l'autre et de l'établissement de relations fraternelles, nous devons prendre le risque d'aller à la rencontre de ceux qui souffrent et de créer d'autres histoires significatives qui donnent naissance à une humanité compatissante et continuent ainsi d'être le signe d'une fraternité vécue.

Enfin, incrustée dans notre identité, faisant partie de notre ADN lasallien, il y a une manière particulière de voir. Avoir « le regard posé sur Dieu » ne doit pas être compris comme la contemplation d'une transcendance hors de ce monde, fixée au ciel. Dieu lui-même, dans son abaissement, s'est fait chair et a *habité* parmi nous, comme une profonde immanence. C'est pourquoi ceux qui demandaient aux disciples après l'ascension : « **Pourquoi restez-vous là à regarder vers le ciel ?** » (Ac 1,11) demandent maintenant à chacun d'entre nous :

« **Et toi,
vers où
regardes-tu ?** »





Références bibliographiques :

- Arendt, Hannah. *Hombres en tiempos de oscuridad*, Gedisa, Barcelona, 1990.
- Arendt, Hannah. *Los orígenes del totalitarismo*, Taurus, Madrid, 1998.
- François. *Angélus*, Place Saint-Pierre, dimanche 23 octobre 2022.
- Gerson, Sam. *The Myth of Samson: Omnipotence, Alienation and Destructive Narcissism*. *Studies in Gender and Sexuality*. 2011 (12), 89-96.
- Girard, René. *Veo a Satán caer como el relámpago*, Anagrama, Barcelona, 2002.
- Han, Byun-Chul. *La sociedad de la transparencia*, Herder, Barcelona, 2013.
- Han, Byun-Chul. *No-cosas: quiebras del mundo de hoy*, Taurus, Bogotá, 2021.
- Kierkegaard, Søren. *La dialéctica de la comunicación ética y ético-religiosa*, Barcelona, Herder, 2017.

- Louis, Edouard. « J'ai voulu écrire l'histoire de la destruction d'un corps », in *Médiapart*, (<https://www.mediapart.fr/journal/france/160518/edouard-louis-j-ai-voulu-ecrire-lhistoire-de-la-destruction-d-un-corps>), 2018.
- Nussbaum, Martha. *La monarquía del miedo: Una mirada filosófica a la crisis política actual*, Paidós, Bogotá, 2019.
- Orwell, George. *1984*, Akal, Madrid, 2022.
- Rabbi Eliezer. *Pirke de Rabbi Eliezer: The chapters of Rabbi Eliezer the Great*, Morrison & Gibb, Scotland, 1916.
- Rousseau, Jean Jaques. *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Amsterdam, 1755.
- Silvestrini, Francys. « Búsqueda de lo trascendente », en: Herrera Contreras, Humberto Silvano; de Paula, Jorge Luiz; Chesini, Cláudia (Eds.). *Dicionário do Pacto Educativo Global*, ANEC, Curitiba, 2021.

Acronymes et abréviations :

CIV : Lettre encyclique *Caritas in Veritate* du pape Benoît XVI aux évêques, aux prêtres et aux diacres, aux personnes consacrées, à tous les fidèles laïcs et à toutes les personnes de bonne volonté, sur le développement humain intégral dans la charité et la vérité.

CV : Exhortation apostolique post-synodale *Christus Vivit* du pape François aux jeunes et à tout le peuple de Dieu.

D MEL : Déclaration sur la mission éducative lasallienne : défis, convictions et espérances.

FT : Lettre encyclique du pape François *Fratelli Tutti* sur la fraternité et l'amitié sociale.

LS : La lettre encyclique *Laudato Si'* du pape François sur la protection de notre maison commune.

M : Méditations.

PL : Projet Levain : grandir ensemble dans le rêve lasallien.

PRE : Pirké de Rabbi Eliezer.

R : Recueil de différents petits traités.







Frères des
Ecoles
Chrétiennes

La  Salle



lasalleorg

www.lasalle.org

RÉFLEXION LASALLIENNE

NUMÉROS PRÉCÉDENTS

- 2015 - 2016
1. Une aventure évangélique
- 2016 - 2017
2. Un appel, plusieurs voix
- 2017 - 2018
3. Lasalliens sans frontières
- 2018 - 2019
4. Lasalliens au cœur ardent
- 2019 - 2020
5. De grandes choses sont possibles
- 2020 - 2021
6. Tu participes à ce miracle
- 2021 - 2022
7. L'utopie nous fait avancer
- 2022 - 2023
8. L'ADN Lasallien
Ce qui nous pousse à servir



Les photographies représentent des écoles et des œuvres lasalliennes de différentes parties du monde et appartiennent aux archives photographiques de La Salle Foundation, à laquelle nous exprimons notre gratitude.